

Pierre Ouellet

## Au-delà des faits...

*Faire fiction de tout...* Voilà ce qui serait désormais interdit à l'écrivain, devenu chroniqueur, échetier, reporter, historien... voire simple biographe. On ne s'en tient plus qu'au *fait*, sans plus porter attention au *faire* qui le sous-tend, à cette *tekhnè* ou à cette *poièsis*, à cet *ars poetica* qui préside au « façonnement » proprement littéraire du factuel, qui dépend étroitement du fictionnel, *fictum* venant de *ingere*, qui veut dire « façonner », « créer », « modeler », comme *factum* vient de *facere*, qui signifie « faire », « fabriquer », « produire », en une quasi synonymie, à cette nuance près que ce dernier se ferait « comme par lui-même » alors que le premier nécessiterait l'intervention d'un « fabricant », d'un « facteur », d'un « faiseur » : le fait *se fait* ou *se produit*, la fiction *est faite* ou *est produite*...

Mais le roman, le récit, la nouvelle, toute narration, y compris journalistique ou historiographique, dont le mode d'expression est la langue et la parole, ne supposent-ils pas un artisan qui les manie, les manipule, les manufacture pour que les faits se manifestent, et nous apparaissent ainsi comme du « fait main », œuvre d'un *manu-facere* ? La *poièsis* inhérente à toute *mimèsis*, même la plus illusionniste, comme dans l'hyperréalisme supposé de l'autofiction, de l'enquête ou de l'« *universel reportage* », n'est-elle pas, dès lors, une condition sine qua non pour que le fait romanesque puisse exister ? On parle de feinte quand on évoque la pure fiction, qui prend toutes les libertés par rapport aux soi-disant faits vrais, et on la loge du côté du faux, du mensonge, de la tromperie ; mais n'est-ce pas une feinte encore plus grande de prétendre qu'on accède et donne accès aux faits eux-mêmes sans passer par un façonnement discursif qui leur confère une facture, dépendante de la manière dont on en parle, toujours, dont on les fait passer par et dans le langage ?



L'oubli de la langue, de la voix, du ton, du *style*, comme on disait jadis, voilà sans doute l'un des drames de notre temps, qui fait tomber la littérature au rang de synopsis ou de scénario, d'une suite de didascalies pour un spectacle qui n'aura pas lieu... autrement que comme divertissement, quand la littérature est une « *alarme d'incendie* », disait Benjamin, un « avertissement » au sens fort, qui attire l'attention bien plus qu'il ne la distrait. Le XX<sup>e</sup> siècle a appris à « raconter » chez Proust et chez Céline, quand ce n'était pas chez Joyce et Broch, puis à « dé-conter » avec Beckett, Duras, Bernhard, Handke, tant d'autres, et de nouveau à « re-conter » sous la plume de Quignard, Michon, Bergounioux, Millet, Volodine, Fleischer, Novarina, plus vivants que jamais, mais le *comptar*, comme on disait en provençal, a perdu dans la majorité des romans qui se publient aujourd'hui sa fonction de *trobar*, de « trouveur » ou d'« inventeur », n'étant plus qu'un « calculateur », comptable des seuls faits, qu'il compile et compute sans plus viser la trouvaille en quoi consiste pourtant son travail de trouvère, de « fictionneur » de mondes, même introuvables, plutôt que de simple « faiseur » de faits, rien que vraisemblables. « *Imaginations mortes, imaginez !* », écrivait Beckett dès 1965. Voilà ce

qu'on pourrait encore crier haut et fort un demi-siècle plus tard... tentant une nouvelle fois de réveiller les morts, qu'aucune « *alarme d'incendie* » ne semble plus pouvoir secouer de leur torpeur... que l'incendie même semble anesthésier plus profondément encore.

Des voix ici et là, bien sûr, de Yannick Haenel à Pierre Senges, de Caroline Lamarche à Céline Minard ou, au Québec, de Catherine Mavrikakis à Hervé Bouchard, d'Étienne Beaulieu à Andrée A Michaud, laissent entendre que le flambeau passe de main en main... et l'étincelle, qui peut mettre le feu aux poudres en une traînée qui ne s'arrête jamais, comme les alarmes de sonner et de résonner, mais en vain, dans le vide, pour rien : *vox clamantis in deserto*... répète-t-on, et le désert croît. Donner de la voix ? Faire le désert toujours plus grand autour de soi... L'écho creuse la caverne où l'on s'enfonce avec ses livres, loin de toute tribune, de tout plateau, de toute scène que n'occupent plus que ceux qui parlent la langue moyenne, médiocre, medium-saignant des mass-médias où tout est égal, tout nous est égal, comme la ligne qui s'aplatit sur l'oscillogramme d'un grand mourant.



On ne fait plus fiction de rien : on se soumet aux faits, qui parlent pour soi, devant lesquels on reste muets... Sans doute en sommes-nous avec les univers romanesques comme avec le monde lui-même, de plus en plus contraignant : incapables d'y résister, de l'imaginer *autre*, de le « *transformer* », comme on disait jadis, de Marx à Rimbaud, de le métamorphoser, serait-ce en un univers de cloportes qui résistent à tout, comme le fait Volodine après Kafka. Devant le monde, on baisse les bras, les yeux, les armes... Et on le répète : *on n'y peut rien*. Or, la littérature est le lieu de tous les possibles, jusqu'à l'improbable : elle est l'expression de ce qui reste *en puissance* dans l'actualité la plus terne, que sa force poétique, son énergie façonnante révèle à grands cris, même quand il semble à jamais défunt et enterré, telles les « *imaginations mortes* » que Beckett tentait de réveiller.

On ne change plus le monde... On ne changera plus la langue, sinon pour la laisser dériver comme un navire en perdition, au gré des courants les plus naufrageurs, parce qu'on se sent impuissants à agir de quelque manière, notamment par l'*acte littéraire*, auquel on ne croit plus, comme à une religion oubliée, à un mythe ancien dont on a perdu le sens et l'efficacité, l'enjeu et la portée. La littérature n'est plus un acte, ni une puissance, parce que nous nous sentons impotents face au réel, incapables d'y changer quoi que ce soit, de peur de se laisser prendre par quelque foi aveugle, comme du temps des utopies... On s'en tient aux faits, on se soumet à eux : le monde est tel qu'il est, écologiquement, économiquement, symboliquement, et nul n'y pourra rien sinon à se laisser tromper par une « fiction », une croyance plus ou moins invraisemblable, à laquelle on adhère davantage que nos deux pieds au sol, notre seul soutien, notre uniquement fondement.



Moi, j'ai la tête en l'air, autant que les pieds sur terre : c'est comme ça que je peux respirer, prendre de grandes respirations qui me permettent de souffler un peu dans ce

monde asphyxié, où les faits et l'actualité au quotidien nous bouchent non seulement la vue sur notre avenir mais les bronches et les poumons grâce auxquels nous pourrions survivre à la pollution de l'« air du temps », à la contamination progressive de notre existence imaginative et mémorielle, elle qui donne au présent une extension quasi infinie, aussi large que le ciel, alors qu'elle se trouve de plus en plus dénaturée par la nouvelle, la dépêche, la brève, l'anecdote du jour dont se nourrissent les « *imaginations mortes* » de notre époque : tout est « dépêche »... lancée à haute vitesse en *tweet* ou gazouillis, morse numérique, sténo algorithmique, dans lesquels le temps *ne passe plus*, ne se franchit plus à grandes foulées, ne se traverse plus dans la longue durée, mais en une suite d'instantanés ou de *selfie*, de clichés aussi mécaniques et automatiques que le bip d'une bombe à retardement.

La littérature n'enregistre plus que le bruit d'un tel bip répété *ad nauseam* : un métronome sans la musique à laquelle il est censé donner la mesure, un clic, bien plus qu'une frappe ou un touché, un tic, un TOC, un vulgaire tic-tac... non plus le « *métro émotif* » ou la « *petite musique* » chers à Céline, la phrase ou la période, l'intonation ou le phrasé qui font de la langue le sujet romanesque le plus tangible chez un Flaubert ou chez un Proust, un Gracq ou un Leiris, où aucune sentence ne se calibre sur *twitter*, où le style ne se modèle ni sur le *look* et ni sur les *like* que présente une page Facebook. Plus le temps avance, plus la durée rétrécit et la phrase raccourcit, notre souffle se fait court, poussif, époumoné, asthmatique, notre langue de plus en plus autistique, enfermée en elle, bouclée en un fœtus rabougri de conscience ou d'esprit réduit à sa plus simple expression, baignant dans le sac amniotique du « présentisme » le plus étroit, où aucun mode n'existe que l'indicatif, aucune personne sinon le *je*... qui se décline en *moi, ego, self*, tous avatars d'un seul et même héros, non plus personnage d'une autofiction, où l'imagination subsistait *a minima*, mais star d'une autoréalité, idole ou diva d'un reality show ou d'un docu-fiction, dans lesquels on prend le monde entier à témoin de la réduction de l'humanité à un clonage permanent de l'individu lambda en mâle alpha ou en femelle oméga d'une épopée ramenée à son plus petit dénominateur commun : *veni, vidi, vici*... que tout ego prononce avec la même conviction que les César de ce monde.



On n'écrit pas pour témoigner, comme on le répète sur les plateaux de télé où la bien-pensance transforme la littérature en tribunal ou salle d'audience. Je ne jure pas devant Dieu, sur la Bible ou la Déclaration des Droits de l'Homme que je vais dire toute la vérité et rien que la vérité dès que je me mets à écrire... non pas à la barre des accusés ni dans le siège du témoin, devant les juges de l'Histoire ou les jurys de la Cité, auxquels je ne dois rien, pas même la vérité, mais à ma table de travail où il n'y a que des dizaines de livres accumulés, du *Poème* d'Anaximandre et de la *Théogonie* d'Hésiode jusqu'aux derniers opus de Claude-Louis Combet ou de Marcel Moreau... nul code civil ou criminel, ni annales ni chroniques, aucune documentation, sinon le grimoire de ma mémoire la plus trouble, le cryptogramme de mes rêves les plus fous, le palimpseste imaginaire de mes fantasmes à vif, le codex indéchiffrable de mes intuitions à nu...

Non, la littérature ne relève pas d'un interrogatoire ou d'une garde à vue, mais d'un appel... qui n'a rien d'une interpellation, tout d'une irrésistible *aspiration*, mot dans

lequel l'*esprit* « respire », l'âme vit, bat, pulse, le souffle plane, non pas une convocation mais une « vocation », comme on disait jadis pour montrer qu'il y a *de la voix* dans un tel appel, non pas *des voix* « pour » ou « contre », mais de la vocalité qui porte chaque vocable sur un coussin d'air jusqu'à l'oreille grande ouverte de ses destinataires, de ses dédicataires, le destin de chaque phrase étant de s'adresser à chacun singulièrement comme à une communauté d'« *interlocuteurs providentiels* », dit Mandelstam, qui n'a d'existence que dispersée, disséminée, hors de la Cité, sur les terres barbares d'une diaspora infinie où l'on ne rencontre que l'air libre.



Libérer l'air, voilà le but de ce qu'on écrit : délivrer le souffle... Non pas Pierre Jean Jacques ni l'Humanité au grand complet, comme on s'en donne l'inavouable mission dans les officines du monde littéraire devenues l'antichambre des cours de justice ou des postes de police, mais l'âme que le moindre mot renferme, dont le sens étouffe sous ce qu'on cherche à lui faire cracher, y compris le morceau qu'il a dans la gorge depuis sa naissance, soit la boule d'émotion brute qui reste coincée tant que le poème ou le grand phrasé romanesque ne l'a pas dégurgitée en une pelote d'haleines, un fétu d'air vierge, une bulle d'oxygène pur... en un « grand respir » qui est tout ce que nous attendons de la littérature, ni vérité, ni bien, ni justice, mais l'inspiration portée par de grands vents, qui n'ont ni cause ni finalité autres que l'impulsion relancée de souffle en souffle pour nous emporter *au-delà de nous*, seul destin ou destination que je concède à l'acte d'écrire, à la puissance de dépassement que la littérature incarne.



Le terrain du roman n'est pas celui des faits mais de la fable, pas celui des données mais du don ou de la donation : donner de l'air et de la vie en ouvrant grandes les fenêtres de l'imagination la plus aventureuse, qui n'a pas peur d'aller dehors, de se projeter ailleurs, dans l'*Outland* cher à Melville, où l'on rencontre d'impossibles Moby Dick, qu'on affronte souffle à souffle, l'évent des phrases abouché à celui de la grande baleine comme à Dieu même, au Léviathan, abouté au Mal littéralement, ce qui nous fait le plus grand bien. Une fabulation, plus vraie que tout rapport factuel. Le mot *fabula* vient du verbe *fari* qui veut dire « énoncer, parler, conter », dont la racine indoeuropéenne *bha* a donné toute une série de mots comme « faconde, fatal, enfant », et, bien sûr, les mots latins *fata* et *fatum*, le premier renvoyant à la fée, personnage clé du conte ou de la légende, investi de part en part par la magie ou le merveilleux, et le second à la fatalité, que prend en charge la tragédie, soit la parole de l'inéluctable, de la finitude ou de la finalité réunies, toujours de nature apocalyptique...

Toute littérature est un conte de fée et une tragédie entremêlés, où l'Histoire révèle ses secrets les plus inavouables sous une forme qui n'est pas tant factuelle que fictionnelle, fabuleuse, monstrueuse et miraculeuse à la fois, faisant *apparaître* la boue dans l'or du temps comme l'or dans la boue du monde, en cette espèce d'alchimie verbale à quoi elle donne lieu et sens. L'étymon indoeuropéen à l'origine de *fabula* a d'abord donné le verbe grec *phanai*, d'où vient une double famille de mots en *phanie*, comme « épiphanie » ou « diaphane », qui renvoient à la vision et à l'apparition, et en *phasie*, comme « aphasie » ou « emphase », qui désignent le domaine de la parole ou de

l'énonciation. La fable, c'est la parole qui *fait apparaître* : un univers d'apparitions qui parlent, signifient, énoncent, dénoncent, annoncent. Pro-phétiser vient du même verbe : faire apparaître au-devant... Non pas après-coup, comme fait l'historiographe, mais d'avance, *avant le fait*...

Pré-voyance du pire, pré-vision de la fin, la fable appelée littérature rythme le temps de l'avent, de l'aventure, de la bonne aventure comme de la mésaventure, plutôt qu'elle ne compte ou raconte celui d'avant, lui préférant l'*en-avant* ou le *par-devant* qu'elle attend dans l'« avenant » (*adventus* : la venue du non-venu, l'advenir du non-venu), à toute forme de retour en arrière, de *nostos* qui la conduirait à *rappporter* les faits passés quand elle vise plutôt à *apporter* ce qui reste « à faire », l'à-venir à pré-voir, à pré-dire... à appréhender, comme le prédateur la proie qu'il cible. La littérature est apport : appeau du temps, appât du sort, talisman... façon d'attraper l'au-delà, de saisir ce qui n'est pas (pas encore ou déjà plus), de capter ce qui vient sinon revient pour nous surprendre, ce qui nous arrive en pleine face comme s'il nous frappait dans le dos, la conjecture de l'improbable, le présage de l'inconcevable, l'anticipation de l'inattendu, la clairvoyance de l'inespéré, l'attente de l'incertain, le pressentiment de la fatalité... Bref, elle est à l'image de la fée (*fata*) qui conjure le destin (*fatum*), bien plus qu'à celle du reporter qui « rapporte » des faits : la littérature ne rapporte rien, la littérature ne rapporte pas, comme le répète à satiété la société marchande, mais elle apporte, importe... Elle est l'apport de ce qui n'est pas encore, en puissance dans ce qui n'est plus, virtuel dans le réel, et ne peut donc avoir affaire qu'au fortuit, à la grâce, au gratuit.



Le temps d'avant ? Celui des faits... de leurs effets. Le temps de l'avent, de l'adventice, où l'on s'attend à quelque chose mais à quoi, « qui croît sans avoir été semé », qui « advient sans avoir été causé », comme dit le mot *ad-venticius* (d'*ad-venire*) ? Celui de l'événement, de l'avènement, du tout-venant, du sur-venant... dans le mouvement de son surgissement, que la littérature a pour fonction de sonder et de capter, d'anticiper, d'appréhender, de précipiter en une suite de phrases qui nous le fait sentir au plus profond, comme si c'était le *sort* et le *ressort* de toute chose : « sortir » et « ressortir », « surgir » et ressurgir », « venir au monde » comme « la mort vient », entre les mains de quelque *fata* qui nous enfante, de quelque fée qui nous donne naissance, de quelque *fatum* qui nous endeuille, ou nous enlève à nous-mêmes, de quelque mauvais œil qui nous jette dans le malheur, ou nous retire au monde.

Le temps des faits, c'est le factuel, l'actuel, sur le mode indicatif. Celui de l'évènement, c'est l'éventuel, le potentiel, le fictionnel, dont le mode est le conditionnel, forme d'existence de la littérature : elle dit ce que telle chose *serait*, *aurait été*, *pourrait être*, plutôt que ce qu'elle *est* ou *a été* hors de tout doute. Et elle-même ne sait pas bien d'où elle vient, ni comment : quelles sont sa cause et sa finalité, son origine et sa fin, sa raison d'être. La littérature est en soi un événement, bien plus qu'elle n'est un fait : un événement verbal, certes, mais tout aussi vital : « *Annoncer quelque événement, c'est déjà en produire la légende* », écrit Hubert Haddad. Comme devant le mythe, l'intrigue, l'énigme, nous sommes « *à la question, dans la rupture du sens, devant ce qui arrive. L'évènement est ce sphinx de chaque instant qui surgit sans mesure de l'abîme fractal des temps. Et ce sphinx est un phénix dont nous sommes les cendres encore chaudes*<sup>1</sup> ».

La littérature remue les « *cendres chaudes* » au fond de nous : elle est l'événement légendaire, mythique, poétique grâce auquel tout événement qui nous heurte, brûle, consume peut renaître *autrement*, dans nos mémoires et dans nos rêves, non plus en un deuil interminable et répétitif face à ce qui fut ou a été, mais en une expérience d'éveil, aux limites de l'être-au-monde et de sa disparition, qui nous met toujours devant ce qui pourrait ou aurait pu être, domaine de la fiction, comme l'événement s'inscrit dans celui de l'éventuel.



La littérature et l'événement participent d'une même temporalité, incertaine, énigmatique, rompue : il y a une congénitalité ou une consanguinité de la littérature et de l'événement qui les apparente au sein d'un même type de temps, entre l'instant et l'éternité, loin de l'enchaînement mortifère de l'Histoire. Le temps littéraire n'est pas *Chronos*, qui a marqué l'histoire au sceau du meurtre, comme nous le raconte Hésiode dans sa *Théogonie*, mais *Aïôn* et *Kairos* réunis, l'éternel revenir et la grâce de l'instant, la durée sans borne et l'heureux moment, soit le temps libéré de lui-même, émancipé du chaînage dans lequel l'historicité le tient et le retient, le temps libre comme l'air, franchi d'un coup d'aile ou d'un trait de plume, à l'origine du surgissement ou de l'élan grâce auquel toute chose *vient* à la parole... en un souffle, comme dans l'inspiration, bien plus qu'en un fait, qui nous tombe dessus et nous écrase, nous presse et nous oppresse.

Si l'évènement est souvent catastrophique, l'acte poétique, lui, dans le roman ou dans le poème, agit comme un paratonnerre : un talisman contre le mauvais temps, un charme ou un totem, une amulette ou un fétiche contre le temps mauvais, le mauvais sort, le mauvais œil, qu'on affronte alors comme Persée fait de la Gorgone, grâce au bouclier-miroir des mots et des images, comme Thésée fait du Minotaure, grâce au fil de la parole dont Ariane lui a fait don pour qu'il s'oriente dans le labyrinthe du temps. Notre fil d'Ariane ? L'interminable phrase de la littérature, des origines jusqu'à nos jours : elle donne du sens à notre errance dans le dédale des évènements au sein duquel nous sommes enfermés à vie.



L'évènement paraît sans cause, sans fin, sans raison, alors qu'on peut circonscrire les faits, en faire le tour, les cerner, en déterminer la raison d'être, les conséquences. L'évènement interrompt le temps, le suspend, bien plus qu'il ne le surprend : il le brise comme s'il séparait à jamais le domaine des causes, d'où il vient (comme de la nuit des temps, des origines les plus lointaines), de celui des effets, qui nous affectent éternellement (jusque dans l'avenir le plus incertain). La Shoah fut le premier événement qui a rompu le temps, cassé l'Histoire en deux, entre un *avant* et un *après* désormais irréconciliables. La cassure, l'explicable, l'inadmissible, c'est l'affaire de la littérature, qui sait rompre le temps comme l'évènement le fait, et sait rendre compte du déchaînement irrationnel propre à l'évènementiel bien plus que de l'enchaînement raisonnable des faits entre eux. Elle est faite sur mesure pour l'évènement, dont elle épouse la démesure.

Elle relève du même temps que lui : éruptif, sismique, tellurique, aussi imprévisible ou

intempestive que ce qui surgit on ne sait d'où ni comment et nous tombe dessus pour très longtemps, comme pour l'éternité. Mieux que l'histoire, le reportage ou le journalisme, elle est le témoin exemplaire des événements les plus marquants : elle ne fait pas que les décrire, elle les inscrit en nous, dans nos mémoires et dans nos rêves, dans nos sens, dans notre imagination la plus vive, de sorte qu'on en est affecté au plus profond, dans la longue durée, dans le temps propre à la légende ou à la fable, au *muthos* ou à l'*epos*, non plus dans l'éphémère, le précaire ou le fugitif propre à la seule actualité.



L'événement ne se réduit pas aux *petits faits vrais*, qu'un certain romanesque affectionne. Il est d'une autre nature, justement parce qu'on ne sait trop *d'où il vient, comment il vient*, en quoi consiste sa venue, sa sur-venue, parce qu'on croit toujours qu'il est *en trop, de trop* : c'est plus qu'un fait, c'est un sur-fait, qui dépasse la pure et simple factualité, la seule actualité... et le pur entendement. Il en appelle à l'écoute, à la résonance, bien plus qu'à la raison, au raisonnement. On l'associe à l'accident, aux aléas, au coup du sort, à la destinée. Hubert Haddad écrit : « *les poches remplies de talismans pour les sept jours de la semaine, on peut lui réchapper, une nuit sans lendemain, tout décousu d'un savoir en forme d'éclair<sup>2</sup>* », comme on échappe à la mort, l'évènement en soi, qui fait pendant à l'avènement, que marque notre naissance.

L'évènement ? La catastrophe, la tragédie, l'épreuve ultime... La négativité lui colle à la peau, même si on parle parfois d'un « heureux événement » : ce sont les évènements du 11 septembre, les évènements de Paris, de Copenhague, de Tunis, encore récents, qui frappent l'imagination... parce qu'on ne sait trop, encore une fois, d'où ils viennent, comment ils surviennent et nous surprennent, ne laissant aucune prise à la logique de l'Histoire, comme si celle-ci leur échappait, ou qu'ils lui échappaient, appartenant à un autre temps que celui qui enchaîne les causes aux effets et ces derniers à leur finalité.

Ce hors-temps dans le temps même, tel un Horla dans l'Être-là, un hors-lieu dans le lieu propre, où rien n'aura eu lieu que le lieu, la littérature seule y est sensible... parce qu'elle suspend le jugement, suspend l'incroyance, en une *Epochè* qui fait trou dans le réel pour que le possible et l'impossible puissent être envisagés, qui fait le vide dans les consciences pour qu'apparaissent sur l'arrière-fond d'abîme d'où toute chose prend naissance la perte inéluctable des origines et l'attente interminable de la fin, où se rencontre la double figure, merveilleuse et terrifiante, de la fée et du destin, *fata* et *fatum* réunis en une seule et même fable, qui dit notre expérience temporelle avec plus de pertinence que n'importe quelle suite de faits.

Nos épreuves n'ont pas de *suite*, vécues qu'elles sont dans le plus grand désordre : l'empreinte ou l'impression qu'elles laissent en nous prend la forme de pointillés, de points de suspension, de « solutions de continuité » que l'ellipse et l'hyperbole, l'éclipse et la parabole, figures et tropes de la littérature la plus aiguë plutôt que de l'historicité toujours obtuse, permettent seules de saisir dans leur hiatus ou leur discontinuité, au-dessus desquels elles nous font voler, planer, appréhender à vol d'oiseau les territoires les plus accidentés de notre monde, miné par tout ce que notre passage sur terre y a enfoui d'engins explosifs qui ne sautent qu'après coup, dans la fable qu'on en tire, comme les latences du rêve et du cauchemar ne se manifestent que dans le récit qu'on

en fera à l'état de veille.



On n'écrit pas pour recueillir des faits, mais pour accueillir l'évènement : cueillir l'instant dans le mouvement de son apparition sur le fond d'éternité où il se détache, dans lequel le temps s'abîme en lui-même pour que nous sentions cette suspension au-dessus du vide en quoi consiste la *fiction*, cette *façon* d'être et de vivre, ce *façonnement* de notre existence et de notre expérience qui ne relève pas du seul fait brut mais du souffle qui l'anime, de l'esprit qui l'habite, du « grand respir » grâce auquel il prend son élan et nous le donne, nous meut et nous émeut, nous motive et nous mobilise jusque dans la motilité la plus vive, sensible dans le style, la tonalité, la tonicité de ce qu'on écrit, qui est *du vent*, certes, mais rempli d'air qui oxygène notre conscience autant que nos poumons.

La littérature ? Non pas le bouche à oreille de la rumeur générale ou médiatique, issue du sens commun ou de l'espace public, mais le bouche-à-bouche intime du secret partagé, du souffle échangé, du don d'haleines dont relève le passage d'esprit à esprit ou de respiration en respiration qu'on appelle roman ou poésie, en quoi ce n'est pas tant un sens, une idée ou une vérité qui se transmet qu'une force et une énergie qui se transfuse ou se transmute, perfusée dans tous nos sens via les phrases et les vers qui entrent en nous en une ventilation de la conscience, un halètement premier grâce auquel l'âme se dilate, se distend, s'étend au-delà d'elle-même et embrasse tout le champ du possible, non pas la seule actualité.

Cet aérage est salvateur, dans un monde où les faits nous étouffent, l'histoire nous oppresse, le temps nous étrangle. Je n'écris pas : je desserre les doigts du Temps sur le cou de l'Homme, je décarcère ses membres, ses sens et ses esprits de l'amoncellement de faits où ils restent coincés à chaque accident de l'Histoire, je libère ses bronches et ses poumons des grumeaux de sens et de non-sens qui obstruent en lui l'inhalation, l'inspiration, l'aspiration, bref, je l'allège du fardeau que les faits bruts mettent sur son dos – comme un passé qu'on traîne toute sa vie sans plus pouvoir allonger le pas, lever le pied, sauter, courir, danser – en en faisant passer le poids, la charge, la gravité sur les ailes déployées large de la phrase ou du phrasé... que la parole fait battre dans la langue dès lors qu'on ne l'asservit plus à la représentation des faits mais la consacre tout entière à la réanimation respiratoire ou à la ventilation assistée de notre monde et de notre humanité.

<sup>1</sup> Hubert Haddad, « Devant ce qui arrive », *Les écrits*, no 145, automne 2015.

<sup>2</sup> *Ibid.*

Pierre Ouellet est né à Québec en 1950. Poète, romancier, essayiste. Titulaire de la chaire de recherche en esthétique et poétique à l'Université de Montréal. Directeur de la revue *Les écrits*. A publié une quarantaine de livres. Nombreux prix dont prix du Gouverneur général du Canada « Essai », prix du Festival international de poésie de Trois-Rivières, prix du roman de l'Académie des lettres du Québec. Derniers ouvrages : *Portrait de dos*, roman (L'Hexagone, 2013), *Ruées*, poésie (Noroît, 2014). A publié 3 livres en France dont *L'omis* (Champ Vallon, 1989) et *L'un l'autre* (Tarabuste, 1999).